NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

75 Nº 2 1953

Saint Joseph. Histoire et Théologie

Henri RONDET (s.j.)

p. 113 - 140

https://www.nrt.be/es/articulos/saint-joseph-histoire-et-theologie-2489

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Saint Joseph

Histoire et Théologie

Dans son bel ouvrage sur l'art religieux après le Concile de Trente, Emile Mâle a consacré tout un chapitre à l'iconographie de saint Joseph [1]. Déjà, dans les volumes antérieurs, mais sans que le sujet fût abordé pour lui-même, on pouvait suivre dans l'histoire de l'art sacré le cheminement progressif de la dévotion au père nourricier du Sauveur. Comme toujours, les artistes ont été influencés par les auteurs spirituels et les théologiens, mais l'art a pu lui aussi, en créant une tradition populaire, agir indirectement sur le développement de la dévotion. L'histoire de ce développement et de la théologie qu'il implique ne semble pas avoir été encore retracée sérieusement. Dans les pages qui suivent, nous voudrions essayer d'en donner une première esquisse, souhaitant que d'autres, plus érudits ou mieux pourvus de documents et de livres, reprennent ce travail. De toutes façons, notre ébauche permettra une lecture plus fructueuse et plus critique des nombreux ouvrages consacrés à saint Joseph.

Les Evangiles canoniques.

Saint Joseph n'occupe dans les évangiles canoniques qu'une place assez restreinte. Il serait faux d'en conclure que ce silence relatif des textes mesure son rôle dans les desseins de Dieu et dans l'économie du salut. Certains faits, certaines paroles rapportées dans l'Evangile ont passé longtemps inaperçus jusqu'à ce que la piété chrétienne, la réflexion théologique et enfin les décisions du magistère vinssent en découvrir les profondeurs. La promulgation du dogme de l'Immaculée Conception et, plus encore, celle du dogme de l'Assomption corporelle de Marie sont là pour en témoigner. Si donc nous ne commençons pas par montrer les profondeurs théologiques de ce que

1. E. Mâle, *L'art religieux après le concile de Trente*, 1932, p. 313 et s.

saint Luc et saint Matthieu nous disent de saint Joseph, ce n'est pas afin de rabaisser celui-ci, bien au contraire, mais uniquement par souci méthodologique. L'Ecriture Sainte a des profondeurs diverses et c'est à elle qu'il faut toujours revenir au terme du développement pour y voir plus clairement ce qu'on n'avait pas d'abord su lire [2].

Saint Matthieu commence son récit en donnant la généalogie humaine du fils de Dieu (Matth., I, 1-16). Cette généalogie ne coïncide pas tout à fait avec celle que donne saint Luc (Luc, III, 23-38). Aussi verra-t-on à plusieurs reprises exégètes et théologiens chercher à les concilier. Mais un fait demeure : pour rattacher Jésus à l'histoire d'Israël, nos évangiles nomment Joseph, époux de la Vierge-Mère. Joseph est de race royale, sa ville est Bethléem de Juda, encore qu'il habite à Nazareth (Luc, II, 4). Il est fiancé à Marie. Il n'a pas encore habité avec son épouse [3], lorsque celle-ci conçoit par l'opération du Saint-Esprit. Luc et Matthieu sont ici d'accord (Matth., I, 18, 25; Luc, I, 26-38). La généalogie humaine de Jésus ne veut donc pas insinuer que Joseph est père de Jésus selon la chair, mais ce rattachement du Sauveur à ses ancêtres lointains par un homme qui n'est pour lui qu'un père nourricier, un éducateur, doit être souligné. Un jour viendra où on en tirera les conséquences pour mesurer le rôle de Joseph.

On sait avec quelle sobriété les Evangiles nous parlent de l'enfance du Christ. Saint Luc est le plus circonstancié. Il raconte la naissance miraculeuse de Jean-Baptiste et le voyage de Marie auprès de sa cousine Elisabeth. Joseph fut-il du voyage, comme l'ont supposé certains peintres, on ne peut ni l'affirmer ni le nier. Le voyage à Bethléem, nécessité par l'édit impérial, coïncide avec le temps où Marie devra enfanter. On ne dit pas comment il s'effectue. Un fait cependant est noté fortement : pour les voyageurs, il n'y a pas de place dans l'hôtellerie. L'Enfant-Dieu naît dans une mangeoire d'animaux. La pauvreté de cette entrée sur la scène de l'histoire est rachetée par l'intervention des anges et l'adoration des bergers.

Saint Luc enchaîne immédiatement sur les récits de la circoncision et de la présentation au temple. Dans ce dernier récit, Joseph est nommé expressément (Luc, II, 33), mais il s'efface devant Marie et Jésus. Ceux-ci sont au premier plan. Luc raconte ensuite en quelques mots l'enfance du Christ, ne retenant qu'un épisode majeur : l'enfant perdu et retrouvé au temple. Mais ici, Marie et Joseph sont associés plus nettement et l'évangéliste de la Vierge met sur les lèvres de

2. Pour les questions de méthode, je me permets de renvoyer à un article sur *La Définibilité de l'Assomption* dans le *Bulletin de la société française d'études mariales,* VIe année, 1949, p. 61-73, ou encore à l'article du P. J. Duhr, *L'évolution du dogme de l'Immaculée Conception,* dans la *Nouv. Revue Théol.,* 1951, p. 1013-1032.

3. On sait que les fiançailles juives étaient déjà un vrai mariage. Cfr M.-J. Lagrange, *Evangile selon saint Matthieu,* 1923, p. 8.

celle-ci une parole d'une portée immense pour la théologie de saint Joseph : « Vois, ton père et moi nous te cherchions angoissés » (Luc, II, 38). « Ton père et moi », parole apparemment banale, mais qui, malgré la réponse de Jésus sur son Père des cieux, apparaîtra aux dévots de Joseph comme d'une importance exceptionnelle. Des années qui s'écoulent ensuite jusqu'au commencement de la vie publique, Luc ne nous dit presque rien, mais il associe encore Joseph et Marie dans son texte : « Il redescendit avec eux et revint à Nazareth et il leur était soumis » (Luc, II, 51). Le pluriel est significatif.

Ces textes du troisième évangile ne permettent pas de tracer un portrait psychologique de Joseph, encore moins de saisir les traits de son visage ou de sa démarche. Saint Matthieu, malgré sa brièveté, en dit davantage. Il souligne comme Luc la conception et la naissance virginale. Joseph n'est pas le père de Jésus. Mais il apparaît nettement comme le chef de la sainte famille. C'est un homme juste, craignant Dieu, mais aussi d'une charité exquise pour Celle qui est son épouse. Il a peur de la diffamer et songe à la renvoyer secrètement (Matth., I, 19). Rassuré par un ange, invité à entrer dans les plans de la Providence, il s'engage résolument dans cette voie difficile. Dans l'épisode de l'adoration des Mages, que Matthieu est seul à rapporter, son nom est d'abord passé sous silence, Jésus et Marie sont en avant (Matth., II, 11). Mais il apparaît cependant comme le responsable premier de la garde de Jésus. C'est à lui que l'ange se montre ; il commande et on obéit (Matth., II, 13-14). Aucun détail sur ce voyage en Egypte, seule la durée du séjour est rappelée, mais sans grande précision. Le retour suppose de la part de Joseph le même esprit d'obéissance au Seigneur, la même autorité dans la maison. Aucune tergiversation, l'obéissance surnaturelle reste raisonnable et mesure les périls d'une installation en Judée (Matth., II, 22).

Tel est le portrait évangélique de Joseph. Il est tracé avec une sobriété rare, mais le personnage est bien réel, nullement fictif, imaginé à plaisir. Joseph est un artisan connu. De lui il ne sera plus question dans l'Evangile, mais on dira un jour de Jésus : « N'est-ce pas là le fils de Joseph ? » (Luc, IV, 22). « N'est-ce pas là le fils du charpentier ? » (Matth., XIII, 54 ; Marc, VI, 3). « N'est-ce pas là le fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère ? » (Jean, VI, 42 ; cfr I, 45).

Ce dernier texte laisserait supposer que Joseph vivait encore lorsque Jésus commença son ministère apostolique. Il n'est pas évident cependant qu'on doive tirer cette conclusion, à cause du silence des évangiles. L'opinion qui s'accréditera sur la disparition de Joseph avant la vie publique du Sauveur n'est pas opposée aux évangiles canoniques. Mais ceux-ci ne nous disent ni quand ni comment il mourut.

Nous donnerions beaucoup pour en savoir davantage, pour trouver quelque *agraphon*, recueillir d'une tradition sérieuse quelque parole

de ce grand silencieux que fut Joseph. Il faut nous contenter de ces notations, auxquelles va se rattacher tout le développement postérieur du culte et de la doctrine.

Les Apocryphes.

Dans les premiers siècles chrétiens, saint Joseph disparaît dans le rayonnement du Sauveur et de sa Mère. Nous n'avons pas à nous en étonner; le culte de la Mère de Dieu fut lui-même relativement tardif. C'est seulement à partir du quatrième siècle que la Mère de Dieu prend vraiment le pas sur les apôtres, les martyrs, les vierges, parure de l'Eglise [4]. Mais la piété populaire s'accommodait mal du silence des Evangiles sur l'enfance du Christ. En marge des textes canoniques, il en est d'autres, plus ou moins tardifs, que l'Eglise a justement rejetés parmi les fables. Dès le second siècle, Joseph apparaît avec un certain relief dans l'un de ces évangiles apocryphes, le *Protévangile de Jacques* [5]. Avec une merveilleuse ignorance des usages juifs, l'auteur de ce récit raconte la vie de Marie jusqu'au massacre des Innocents. Il connaît et nomme ses parents, Anne et Joachim, il raconte sa naissance miraculeuse, son séjour au temple et enfin ses fiançailles avec Joseph. Celui-ci est choisi miraculeusement : les prétendants, une baguette à la main, sont rassemblés par le grand prêtre. Joseph voit une colombe se poser sur la branche que, comme les autres, il porte à la main. Il proteste aussitôt : « Je suis vieux et j'ai déjà des fils [6] ». C'est à partir de ce texte apocryphe que se crée la tradition d'un mariage antérieur de Joseph, brodant sur les textes évangéliques où il est question des frères de Jésus. Acceptée par quelques Pères de l'Eglise, cette explication sera vigoureusement combattue par saint Jérôme et ne survivra pas [7]; mais l'idée que Joseph était un vieillard lorsqu'il épousa la Vierge s'imposera longtemps aux fidèles et même aux docteurs. Nous verrons ceux-ci réagir au seizième siècle.

L'auteur du Protévangile brode sur les récits de l'Annonciation, de la Visitation, décrit l'angoisse de Joseph lorsqu'il découvre que Marie est mère. Le grand prêtre intervient, soumet Joseph à l'épreuve de l'eau; il en sort vengé de tout soupçon [8]. Le récit se poursuit de la même manière; on raconte en détail le voyage de Bethléem, la naissance dans la grotte et, pour mieux prouver la virginité de Marie, on invente la fameuse histoire des sages-femmes. Plus d'un détail se

4. Voir notre *Introduction à l'étude de la théologie mariale*, Paris, 1950.

5. *Les Evangiles apocryphes*, éd. Ch. Michel et P. Peeters, Paris, 1911. Daniel-Rops, *Les évangiles de la Vierge*, Paris, 1948, p. 56 (introduction), 132-148 (traduction partielle). E. Amann, *Apocryphes du Nouveau Testament*, dans le *Dict. de la Bible, Supplément*, I, col. 482.

6. *Protév. de Jacques*, c. 8-9; Daniel-Rops, *op. cit.*, p. 137-138.

7. A. Michel, *Jésus-Christ*, dans le *Dict. de Théol. cath.*, VIII, col. 1166-1167.

8. *Protév.*, c. 13-16; Daniel-Rops, *op. cit.*, p. 141-143.

retrouvera dans l'iconographie chrétienne, ne serait-ce que la présence d'un âne que Joseph tient par la bride lors du voyage [9]. Dans ce récit romanesque, Joseph apparaît comme un brave homme, aimé de Dieu, jouant auprès de Marie un rôle quasi-paternel. Mais tout cela est bien terre-à-terre et le démarquage des évangiles authentiques n'est pas un progrès. Nous verrons plus loin d'autres auteurs anonymes essayer de compléter ce roman ou de le remettre à neuf.

La tradition.

Dans la littérature patristique, il n'est guère question de saint Joseph qu'en passant, à propos des récits de l'enfance du Christ [10]. On justifie par diverses raisons sa présence aux côtés de Marie [11]. On cherche à concilier entre elles les généalogies de saint Luc et de saint Matthieu, expliquant certaines divergences par la loi juive du lévirat [12]. On s'efforce de prouver la filiation davidique de Jésus par Marie [13]. Mais un progrès plus considérable s'accomplit dans la conservation et l'explicitation des données traditionnelles. Indirectement, la virginité perpétuelle de Joseph est affirmée.

Au quatrième siècle, quelques hérétiques obscurs, Helvidius, Bonose, Jovinien, attaquent la virginité chrétienne dans sa fleur la plus belle : Marie. Selon eux, la Vierge Mère aurait eu d'autres enfants après la naissance de Jésus son premier-né. Les frères de Jésus, dont parle l'Evangile, seraient des fils de Marie et de Joseph. La riposte ne se fait pas attendre. Saint Ambroise, saint Jérôme et saint Augustin à leur suite proclament la virginité perpétuelle de la mère de Dieu. L'Eglise elle-même intervient [14]. Du même coup la chasteté conjugale de Joseph apparaît plus belle encore. Mais les attaques des novateurs donnent l'occasion de redresser la thèse avancée par le Protévangile de Jacques et imprudemment acceptée par Origène, saint Hilaire, saint Grégoire de Nysse et saint Epiphane [15]. L'idée que saint Joseph aurait eu des fils d'un premier mariage est sans fondement dans l'Ecriture. Vierge, il a épousé une vierge; l'un et l'autre sont demeurés vierges [16].

Mais ce mariage virginal pose quelques problèmes d'exégèse et de

9. *Ibid.*, c. 17; Daniel-Rops, *op. cit.*, p. 144.
10. Cfr par ex. : Justin, *Dialogue*, c. 78.
11. S. Jérôme, *In Matth.*, I; *P.L.*, XXVI, c. 24, rapporte ici une opinion singulière d'Ignace d'Antioche : Dieu aurait cherché à tromper le démon. Cfr S. Ambroise, *In Luc.*, II, 3; *P.L.*, XV, 1553.
12. S. Ambroise, *In Luc.*, III, 3; *P.L.*, XV, 1589. S. Augustin, *De consensu evangelistarum*, II, 5-13; *P.L.*, XXXIV, 1072-1077. Cfr *Retract.*, II, 16; *P.L.*, XXXII, 637.
13. Cfr A. Michel, *Jésus-Christ*, *D.T.C.*, VIII, col. 1143.
14. Cfr notre *Introd. à l'étude de la théol. mariale*, p. 10.
15. Cfr A. Michel, *Jésus-Christ*, *D.T.C.*, VIII, col. 1166.
16. S. Jérôme, *De perpetua virginitate B.M. adv. Helvidium*, n. 19; *P.L.*, XXIII, 202. Cfr *In Matth.*, I, 3; *P.L.*, XXVI, 25.

théologie. En quel sens Joseph est-il dit dans l'Evangile père de Jésus? Toute idée de paternité charnelle est évidemment exclue. Commentant saint Luc, saint Ambroise se contente de dire que l'évangile se conforme au langage humain, qui jugeait d'après les apparences [17]. Mais Chrysostome, devançant Bossuet, explique avec profondeur que, sauf la génération charnelle, tout ce qui fait qu'un père est père appartient à Joseph, nourricier et éducateur du fils de Dieu [18]. Quant à saint Augustin, il fait de cette union virginale une pièce maîtresse de sa théologie du mariage. Ce mariage à la fois virginal et fécond est comme l'idéal surhumain vers lequel Dieu acheminait la famille humaine. Joseph fut d'autant plus père que sa paternité se fondait sur la charité [19].

Il y a là l'amorce des développements futurs. Ce que dit saint Augustin des rapports entre Marie et l'Eglise, vierge et mère l'une et l'autre [20], contient en germe l'idée que Joseph, protecteur de Marie et de Jésus, doit être le protecteur de l'Eglise et de ses fils, les frères de Jésus. Mais Augustin ne songe pas à cette conséquence. Pour lui, comme pour ses contemporains, Joseph reste un personnage secondaire. Il disparaît dans le rayonnement de Jésus et de Marie. Bien plus, de très nombreux saints, Jean-Baptiste le précurseur, Pierre et Paul, les fondements de l'Eglise, Etienne, dont on vient de retrouver le corps [21], les martyrs que l'on vénère dans les diverses églises, l'emportent sur lui. Lorsqu'on parle du premier Joseph, intendant de la maison de Pharaon et sauveur de son peuple, on ne voit en lui qu'une figure du Christ. Aucun rapprochement avec le second Joseph [22].

Légendes populaires.

Cependant, la piété populaire reste avide de détails sur l'enfance du Christ ou la vie de Marie sa mère. Elle ne se résigne pas au silence des Evangiles. Elle donne libre cours à son imagination. Les récits apocryphes, qui provoquent la bile de saint Jérôme, plaisent aux foules. On remanie le Protévangile de Jacques [23]. On le combine avec d'autres récits [24]. L'*Evangile de l'enfance* amplifie l'épisode des

17. S. Ambroise, *In Luc.*, III, 4; *P.L.*, XV, 1590.
18. S. J. Chrysostome, *In Matth.*, hom. IV, n. 6; *P.G.*, LVII, 47.
19. S. Augustin, *Sermo* 51, n. 17-21; *P.L.*, XXXVIII, 342-345; *Contra Julianum*, V, n. 46-47; *P.L.*, XLIV, 810-811. Cfr *Sermo* 225, n. 2; *P.L.*, XXXVIII, 1096; *De consensu evang.*, II, 23; *P.L.*, XXXIV, 1071-1072.
20. Id., *De sancta virginitate*, 2-7; *P.L.*, XL, 397-400.
21. Id., *Sermo* 318, n. 1; *P.L.*, XXXVIII, 1437-1438. Cfr la série des *sermones de sanctis*.
22. Id., *Enar. in Ps.*, 80, 8; *P.L.*, XXXIX, 1037.
23. Daniel-Rops, *Les évang. de la Vierge*, introduction p. 58 et note. E. Amann, *Le protévangile de Jacques et ses remaniements*, 1910.
24. P. Peeters, *Evang. apoc.*, II, 1914. Daniel-Rops, *op. cit.*, p. 57.

fiançailles miraculeuses [25] et prolonge le récit interrompu. L'auteur raconte la fuite en Egypte. L'ânesse est encore du voyage [26]. Les miracles surgissent sous les pas des voyageurs. Un palmier s'incline pour donner ses fruits [27]; le retour à Nazareth est l'occasion de détails célèbres; ainsi l'épisode des oiseaux d'argile auxquels l'enfant-Dieu donne la vie. On est loin de la simplicité et de la dignité des Evangiles canoniques. Joseph veut apprendre son métier à un enfant étonnant qui en sait plus que lui et le lui fait savoir [28]. Joseph n'est pas au centre de ces récits, qui racontent surtout l'enfance de Jésus et la vie de Marie. Vers la fin de l'âge patristique, on voit pulluler des récits légendaires sur la mort et l'Assomption de la Vierge Mère. On sait que ces récits, sans être à l'origine de la croyance, ont leur place dans le développement de l'histoire d'un dogme [29].

C'est peut-être à ce cycle marial qu'il faut rattacher un roman concernant Joseph, l'*histoire de Joseph le charpentier* [30]. Jésus est censé raconter la vie de son père nourricier. Celui-ci, marié à quarante ans et devenu veuf, épouse Marie à quatre-vingt-neuf ans. On le fait mourir à cent onze ans. Jésus et Marie sont là, ainsi que les fils nés du premier mariage. L'âme de Joseph est emportée au ciel par les anges [31]. Il est difficile de suivre la fortune d'un pareil texte. Mais son emprise semble avoir été grande en Orient. En Occident, il reparaîtra au XVIe siècle dans une traduction latine et inspirera plus d'un tableau sur la mort de saint Joseph [32].

L'*Evangile de la nativité* est plus tardif encore. Il apparaît à l'époque carolingienne. On cherche à purifier les écrits antérieurs de ce qu'ils contenaient de choquant ou de puéril. L'épisode des sages-femmes est repris, mais avec plus de discrétion. Joseph reste effacé [33].

L'art religieux du moyen âge.

Ces récits populaires sont l'expression d'une dévotion qu'ils soutiennent et dont ils dépendent. En Orient, le culte de saint Joseph est malgré tout assez tardif. Le Joseph que l'on fêtait le 20 juillet est probablement Joseph le Juste, le compétiteur de Matthias (*Act.*, I,

---

E. Amann, *Apoc. du N.T.*, *Dict. Bibl. Suppl.*, I, col. 485-486. H. Leclercq, *Joseph (saint)*, dans le *Dict. d'Archéol. et de Lit.*, VII, col. 2559-2560.

25. *Ev. Enf.*, c. 8; Daniel-Rops, *op. cit.*, p. 153-155.
26. *Ibid.*, c. 18; Daniel-Rops, *op. cit.*, p. 158.
27. *Ibid.*, c. 20-21; Daniel-Rops, *op. cit.*, p. 160-161.
28. Daniel-Rops, *op. cit.*, p. 163.
29. Cfr notre *Introd. à l'étude de la théol. mariale*, p. 25.
30. *Les évang. apoc.*, éd. Ch. Michel et P. Peeters, 1911, I, p. XXXIII. Daniel-Rops, *op. cit.*, p. 62.
31. Daniel-Rops, *op. cit.*, p. 180-184.
32. E. Mâle, *L'art religieux après le concile de Trente*, 1932, p. 322. Cfr infra p. 126.
33. Daniel-Rops, *op. cit.*, p. 58. E. Mâle, *L'art religieux du XIIIe siècle*, 6e éd., 1925, p. 210.

22). Saint Joseph était tout au plus fêté le dimanche avant Noël, avec les ancêtres du Christ et les justes de l'Ancien Testament [34]. Cependant, vers le IXe siècle, on voit apparaître une fête à la date du 3 janvier. Plus tard elle est déplacée et fixée au 19 mars [35]. Parfois, dans les fresques byzantines, Joseph est associé à Marie. Mais alors que les peintures des catacombes en faisaient plutôt un homme jeune, imberbe [36], on le représente comme un vieillard vénérable. On sent l'influence des traditions populaires [37].

En Occident, il faut attendre le Xe siècle pour trouver mention du Père nourricier de Jésus au martyrologe de quelques églises. La fête se répandra surtout à l'époque des croisades [38].

Dans les premières manifestations de l'art roman, où domine l'influence orientale, Joseph est figuré dans diverses scènes de Nativité. Assis d'ordinaire aux côtés de la Vierge qui vient d'enfanter, une main sur la joue, il médite [39]. Les fameuses sages-femmes sont là. Joseph n'est pas toujours présent à l'adoration des Mages, mais au porche de Moissac, il conduit en Egypte la Vierge et l'enfant, tenant l'âne par la bride. C'est encore un vieillard chauve et barbu. Même représentation à la Charité-sur-Loire [40]. L'iconographie orientale cède devant l'inspiration nouvelle, Joseph reste encore un personnage secondaire. Les sages-femmes de la Nativité ont disparu [41]. Dans les drames liturgiques de cette époque, les mystères de Noël ont leur place [42], mais la figure de Joseph y est sans grand relief. La Vierge et l'enfant, les bergers et les mages occupent davantage l'attention. Sachant que Joseph n'est pas le père de Jésus selon la chair, les artistes retracent la filiation du Sauveur en recourant non aux généalogies mais à l'arbre de Jessé qui se termine à Jésus par Marie [43]. Dans les portails historiés où figurent tant de personnages bibliques, Joseph n'a aucune place spéciale [44]. Le Joseph de la Genèse, lui, n'est pas oublié. C'est l'une des figures du Christ [45].

A cette époque, pourtant, la vie des saints joue dans la cité un rôle considérable. Les saints rythment l'année, ils enveloppent de leur pro-

34. H. Leclercq, *Joseph (S.)*, *D.A.L.C.*, VII, col. 2665; V. Mercier, *Saint Joseph*, 1895, p. 357.
35. A. Molien, *La liturgie des saints, la sainte Vierge et saint Joseph*, 1935, p. 175; Leclercq, *op. cit.*, col. 2666.
36. H. Leclercq, *op. cit.*, col. 2661.
37. E. Mâle, *L'art religieux du XIIe siècle*, 3e édit., 1928, p. 69.
38. H. Leclercq, *op. cit.*, col. 2666; A. Molien, *op. cit.*, p. 175-176; Mercier, *op. cit.*, p. 358.
39. E. Mâle, *L'art religieux au XIIe siècle*, 3e édit., 1928, p. 61-68.
40. *Ibid.*, p. 67 (cfr p. 65 et 97).
41. *Ibid.*, p. 108-109.
42. *Ibid.*, p. 139-140.
43. E. Mâle, *L'art religieux du XIIIe siècle*, 6e édit., 1925, p. 166. Cfr *L'art religieux du XIIe siècle*, p. 392, note.
44. Id., *L'art religieux du XIIe siècle*, p. 392-397.
45. Id., *L'art religieux du XIIIe siècle*, p. 157.

tection les métiers et les professions [46]. Bientôt la *Légende dorée* viendra résumer pour le peuple les lectionnaires liturgiques [47]. Mais quels saints l'emportent? les Apôtres, fondateurs de l'Eglise universelle, les saints locaux, dont se réclament les églises particulières [48]. Dans cette immense procession, saint Joseph semble n'avoir aucune place. D'ailleurs, laquelle faudrait-il lui donner? Le problème sera posé plus tard et ne sera pas résolu facilement. En attendant, Joseph continue à disparaître dans le rayonnement de Jésus et de Marie. Il ne figure que dans les scènes de l'enfance ou de la vie de Marie. La légende antique du mariage revit sur les vitraux de Paris, de Chartres, du Mans. Baguette et colombe sont là pour en témoigner [49]. Telle adoration des mages, sculptée autour du chœur de Notre-Dame de Paris, continue à faire de Joseph un vieillard paisible qui, appuyé sur un bâton, contemple sans émoi une scène merveilleuse [50]. Cependant, dans la même série de sculptures, la fuite en Egypte révèle le chef de famille. Relativement âgé, il marche pourtant d'un pas résolu, conduisant l'ânon sur lequel Marie est assise [51]. Ce mouvement donné à la pierre est comme un symbole de la transformation qui se fera à la fin du moyen âge. Mais la tradition multiséculaire l'emporte encore sur la vérité. Le Protévangile de Jacques est toujours présent.

Auteurs spirituels.

La tradition vit dans la conscience des artistes comme dans la conscience populaire. Mais les artistes sont soucieux de doctrine. Que pensent les doctes? Saint Jean Damascène avait loué la virginité de Joseph, mais c'était un mot dit en passant dans un sermon sur la nativité de Marie [52]. En Occident, il faut arriver au douzième siècle pour trouver des textes significatifs [53].

Dans ses homélies sur l'Annonciation, saint Bernard commence à orienter la piété chrétienne vers le père nourricier du Christ. Joseph est le bon et fidèle serviteur qui a su garder le dépôt confié. Son nom même est un symbole de sa sainteté toujours croissante : *Ioseph, filius accrescens*. La chasteté et la fidélité du premier Joseph ont été une figure des vertus de l'époux de la Vierge Mère [54]. Cependant ces déve-

46. *Ibid.*, p. 269-274.
47. *Ibid.*, p. 275.
48. *Ibid.*, p. 298, 312.
49. *Ibid.*, p. 242-244.
50. *Ibid.*, p. 214.
51. *Ibid.*, p. 219.
52. S. Jean Damascène, *Orat. III de B.M.V.* Cette homélie est donnée au bréviaire (mardi dans l'octave du Patronage). Je n'ai pu en vérifier l'authenticité.
53. Les témoignages de Bède et de Pierre Damien (Mercier, *Saint Joseph*, p. 358-359) ne touchent pas directement à saint Joseph.
54. S. Bernard, *Hom. II super Missus est*, n. 16; *P.L.*, CLXXXIII, col. 69. Cfr trad. Aubron, *L'œuvre mariale de saint Bernard*, 1936, p. 66-67.

loppements ne doivent pas faire illusion; saint Bernard n'invite pas encore les fidèles à honorer Joseph ou à le prier. Il n'est même pas sûr que ses accents aient eu quelque influence sur les artistes du moyen âge [55].

Mais la dévotion aux mystères de l'enfance conduisait naturellement à Joseph. Sainte Gertrude, elle aussi, aime à contempler l'humanité du Christ. Un jour qu'elle était au chœur, dit le Livre de ses Révélations, elle vit les saints et les anges honorer le mystère de l'annonciation et saluer la Mère de Dieu. « Toutes les fois qu'on prononçait le nom de saint Joseph, l'époux de la Sainte Vierge, les saints faisaient par honneur une grande inclination et témoignaient par la sérénité et la douceur de leur regard qu'ils se réjouissaient avec lui de son excellence et de sa dignité [56] ». Il ne faut pas majorer ce texte, qui est isolé dans l'œuvre de la sainte bénédictine.

Encore qu'il ait eu, lui aussi, une tendre dévotion au mystère de Noël, François d'Assise est surtout le chantre de la Passion [57]. Il ne semble pas avoir beaucoup pensé à saint Joseph. Cependant son influence s'exerce indirectement sur l'auteur des *Méditations de la vie du Christ*, du Pseudo-Bonaventure. On sait avec quel luxe de détails touchants, avec quelle piété sincère ce lointain successeur des apocryphes brode sur les thèmes évangéliques [58]. Délaissant le merveilleux pour le vraisemblable, il nous montre Joseph à Bethléem, empressé à rendre moins inhabitable la demeure provisoire du fils de Dieu. Charpentier, il fait une clôture et s'assied, pensif, désolé de ne pouvoir faire ce qu'il faudrait (ch. 7). Il accompagne Jésus et Marie au temple, paie lui-même les cinq sicles nécessaires au rachat du premier-né, tend à Marie les petits oiseaux (ch. 11). L'auteur explique pourquoi Joseph, et non Marie, fut averti en songe des desseins divins et note au passage qu'il était très grand devant Dieu (ch. 12). Les notations sont plus orientées vers la psychologie des personnages que vers le pittoresque des temps et des lieux. La fuite en Egypte donne l'occasion de rappeler le grand âge de Joseph. Cela est dit par deux fois au moins (ch. 12). Le récit du voyage est sobre, élaguant les traditions apocryphes, sauf les idoles renversées, rattachées à une prophétie d'Isaïe (Is., XIX, 1). Dans le récit du séjour en Egypte, Joseph tient peu de place; l'attention se concentre sur Jésus et Marie, leur détresse, leur abandon à la Providence. Cependant le métier de Joseph est rappelé et l'on invite le lecteur à recevoir à genoux la bénédiction de Jésus, de Marie et de Joseph (ch. 12). Ce dernier détail est important pour l'histoire de la dévotion. Il revient plus loin : on fera à Joseph la révérence en méditant sur le re-

55. J. Pourrat, *La spiritualité chrétienne*, t. II, 5e édit., 1924, p. 94. Cfr p. 513.
56. *Vie et révélations de sainte Gertrude*, livre IV, c. 21.
57. E. Mâle, *L'art religieux à la fin du moyen âge*, 3e édit., 1926, p. 87.
58. J. Pourrat, *La spiritualité chrétienne*, t. II, p. 278-283.

tour d'Egypte (ch. 13). La scène rapportée par saint Luc sur l'adolescence de Jésus est racontée avec beaucoup de finesse. L'enfant disparu, Marie interroge son époux et tous deux partent à sa recherche, Marie en avant, Joseph suivant discrètement (ch. 14). Les années qui suivent sont l'occasion de pieux commentaires : « l'heureux vieillard Joseph gagnait ce qu'il pouvait de son métier de charpentier » (ch. 15). Joseph vit encore lorsque Jésus prend congé de sa mère (ch. 16). Après les quarante jours passés au désert, Jésus retrouve encore Marie et Joseph (ch. 17). Mais, dans la suite, il n'est plus question de celui-ci.

Ces méditations, écrites au XIIIe siècle et retouchées par la suite, donnent le branle à toute une littérature pieuse dont Ludolphe le Chartreux est l'un des grands représentants. Comme son devancier, comme aussi jadis les apocryphes, mais avec combien plus de discrétion et de sens chrétien, Ludolphe cherche à suppléer au silence des Evangiles. On retrouve chez lui les vieilles traditions. Plus que tout autre, il contribue à faire éclore la dévotion au père nourricier de Jésus [59].

Les artistes du quinzième siècle ont subi l'influence de ces auteurs spirituels [60]. Dans les mystères et drames religieux de cette époque, saint Joseph apparaît jouant un rôle actif. Vieillard à barbe blanche, il s'empresse, va et vient, apporte du bois, fait chauffer de l'eau [61]. L'art s'empare de ce pittoresque. Les auteurs de méditations insistaient sur la psychologie des personnages, mais chez les artistes ils apparaissent en chair et en os. Joseph devient un personnage concret, vivant. C'est toujours un vieillard, mais il est en même temps le père de famille qui fait l'éducation d'un enfant [62]. Charpentier, il devient le contemporain de l'artiste, c'est presque un compagnon du tour de France qui emmène sa famille avec lui [63]. Il est tout prêt à devenir le patron d'une confrérie.

Cependant ce pas n'est pas encore franchi. En cette fin du moyen âge où les saints quittent leurs poses hiératiques, deviennent les modèles d'un métier, d'une corporation [64], où les mères de famille vénèrent sainte Anne [65], Joseph reste encore dans l'ombre. L'Eglise ne lui a pas fait encore dans sa liturgie la place qu'il devrait avoir. Comme jadis Marie, il disparaît dans l'ombre du Christ.

Saint Bernard ne trouve pas beaucoup d'écho chez les grands docteurs du treizième siècle. On cite, il est vrai, un panégyrique de saint Joseph prononcé par Albert le Grand [66]. Mais saint Thomas, pour qui la sainteté d'un personnage dépend du rôle que Dieu lui assigne dans

59. *Ibid.*, p. 480. E. Mâle, *L'art religieux du XIIIe siècle*, p. 209-210.
60. E. Mâle, *L'art religieux à la fin du moyen âge*, p. 47.
61. *Ibid.*, p. 51-52, 76.
62. *Ibid.*, p. 153-154.
63. *Ibid.*, p. 158-159.
64. *Ibid.*, p. 194-195.
65. *Ibid.*, p. 197. Cfr p. 219.
66. V. Mercier, *Saint Joseph*, p. 360.

l'économie du salut [67], ne songe pas à tirer les conséquences de ce principe en ce qui concerne saint Joseph. Après Marie, il donne la prééminence aux Apôtres sans songer à l'époux de la Vierge Mère [68]. De cette omission, on ne peut évidemment rien tirer sur la pensée profonde du docteur angélique [69], mais elle doit être signalée comme témoignage d'une époque. De saint Joseph, on ne s'occupe guère qu'à propos du mariage de la Vierge et de la conception virginale. Saint Thomas montre les convenances de celle-ci et, à la suite d'Ignace d'Antioche et de saint Jérôme, donne les raisons de la présence de Joseph auprès de Marie [70]. Il montre avec Augustin les raisons qui font de l'union virginale de Joseph et de Marie un véritable mariage [71]. Avec Chrysostome, et plus profondément encore, il remarque que Joseph, bien que n'étant pas le père de Jésus selon la chair, a fait son éducation humaine. Cela, dit-il, suffit à vérifier le *bonum prolis*, que l'on doit trouver dans tout mariage [72].

Mais au commencement du quinzième siècle la dévotion de quelques âmes d'élite attire soudain l'attention sur Joseph, ce grand méconnu, et prépare son entrée dans l'histoire de la piété et de la liturgie.

La piété théologique du XVe siècle.

En Italie, Bernardin de Sienne, l'ardent prédicateur du nom de Jésus, est aussi le chantre de saint Joseph [73]. Nous ne pouvons plus aujourhui retrouver l'accent de cette prédication. Le sermon ou la série de sermons qui nous restent ne donnent qu'un canevas, divisé à la manière scolastique; mais à travers ces pages, on découvre une piété tendre et profonde [74]. Saint Bernard a trouvé un successeur digne de lui. Bernardin étudie les prérogatives de Joseph, comblé de grâce à cause de son union avec la Mère du Sauveur et de ses liens paternels avec celui-ci. Il rappelle en commençant le principe posé par saint Thomas : Dieu donne aux saints grâce et privilèges en raison de la mission qu'Il leur confie sur la terre. Joseph, comme Marie, fut de race royale (art. I, c. 2); il fut vraiment l'époux de la Vierge et en quelque façon père de Jésus (art. II, c. 1), vivant dans la familiarité de l'un et de l'autre (art. II, c. 2). La dette de l'Eglise envers Marie est immense mais, après elle, c'est Joseph qui a les plus grands titres à notre

67. *Sum. Theol.*, III^a, q. *27*, a. 4 ad 1.
68. S. Thomas, *In Rom. c. VIII*, lect. 5 (*Opera*, édit. Parme, XIII, p. 83); *In Ephes., ibid.*, p. 448.
69. A. Michel, *Joseph*, dans le *D.T.C.*, VIII, col. 1515.
70. *Sum. Theol.*, III^a, q. *29*, a. 1.
71. *Ibid.*, a. 2. Cfr *In IV Sent.*, dist. 28, a. 4 ad 1. (*Supplem.*, q. 48, a. 1 ad 1).
72. *In IV Sent.*, dist. 30, q. 2, a. 2 ad 4. — Cfr A. Michel, *Joseph*, dans le *D.T.C.*, VIII, col. 1512.
73. J. Pourrat, *op. cit.*, t. II, p. 287.
74. S. Bernardin de Sienne, *Serm. de S. Joseph, Opera*, 1650, t. IV, p. 250-255.

reconnaissance. Il est la clef de l'Ancien Testament, figuré par le premier Joseph. Celui-ci nourrissait de pain les peuples affamés, le nouveau Joseph leur donne le pain de vie (art. II, c. 3). Sa gloire est sublime, on peut croire qu'il a été, comme la Vierge, enlevé au ciel corps et âme (art. III). Au passage, Bernardin justifie le retard apporté à la découverte par l'Eglise des grandeurs de saint Joseph (art. II, c. 3). Ce sermon de saint Bernardin marque une date. L'Eglise a inséré une partie de ces textes, d'ailleurs sans souci de l'ordre primitif, dans les leçons du bréviaire. Mais il est probable que la parole du prédicateur italien touchait encore davantage les âmes [75].

En Espagne, un autre prédicateur, saint Vincent Ferrier, était lui aussi grand dévot de saint Joseph [76]. Mais pour que la dévotion s'imposât, il fallait que les théologiens de métier lui apportassent l'appui de leur science. Deux grands noms doivent être cités : Pierre d'Ailly et le chancelier Gerson. Le premier écrit en 1490 un traité entier sur les honneurs dus à saint Joseph [77]. A la piété affective vient se joindre la théologie raisonnée et quelque peu sèche. Mais la piété et la théologie s'unissent parfois. Gerson fait appel à l'une et à l'autre. Il est le grand introducteur de la dévotion au père nourricier de Jésus [78]. Comme Bernardin, il affirme avec force la prééminence de Joseph, allant même jusqu'à admettre pour lui une sanctification dans le sein maternel [79], thèse qui sera passionnément discutée [80]. Mais Gerson fait plus encore que de chanter les louanges du saint. Il demande instamment l'institution d'une fête. Il intervient auprès des chanoines de Chartres ; l'un d'eux avait demandé par testament qu'on fît mémoire solennelle de saint Joseph au jour anniversaire de sa propre mort. Gerson propose la fête des épousailles de la Vierge et en compose l'office [81]. En 1413, dans une lettre au duc de Berry, il invite celui-ci à travailler à promouvoir cette fête [82]. Enfin, en 1416, lors du Concile de Constance, il prononce un sermon qui restera célèbre. A ses auditeurs illustres, qui l'écoutent avec le plus grand respect, il demande l'institution d'une solennité spéciale en l'honneur du saint patriarche. L'Eglise était désolée par le schisme ; seul un tel moyen surnaturel lui paraissait devoir apporter l'unité et la paix [83].

75. J. Pourrat, *op. cit.*, t. II, p. 515.
76. V. Mercier, *op. cit.*, p. 314.
77. Pierre d'Ailly, *De duodecim honoribus S. Joseph.* Cfr J. Pourrat, *op. cit.*, t. II, p. 513.
78. *Ibid.*
79. Gerson, *Serm. in Nativ. Virg. Mariae*, II[a] consideratio. *Opera*, t. III, col. 1349.
80. *Ibid.* Cfr A. Michel, *Joseph*, dans le *D.T.C.*, VIII, col. 1517.
81. V. Mercier, *op. cit.*, p. 381 (d'après la dissertation de Benoît XIV).
82. Gerson, *Exhortatio ad ducem Bituriae* ; *Opera*, t. IV, p. 729-730. Cfr Pourrat, *op. cit.*, t. II, p. 514.
83. Gerson, *Serm. de Nativ. gloriosae Virginis Mariae et de commendatione virginei sponsi eius Iosephi* ; *Opera*, t. III, p. 1345-1359. Cfr Masson, *Jean Gerson, sa vie et son temps, ses œuvres*, Lyon, 1894, c. 22.

Ce vœu ne devait être exaucé que quatre-vingt-cinq ans plus tard, par le Pape Sixte IV; mais Gerson avait bien servi la cause de saint Joseph. Au seizième siècle, on voit se multiplier les traités et les opuscules de piété. Christophe de Cheffontaines défend la virginité du saint patriarche contre de nouveaux accusateurs [84]. Jean-Baptiste de Lectis d'Orlonia, dans une vie de saint Joseph, trouve des accents inédits pour parler de celui-ci [85]. Plus heureux que Siméon, nous dit-il, il porta dans ses bras l'enfant Jésus non pas une fois, mais mille fois. Joseph lui paraît avoir été très beau, plus beau qu'Abraham, Isaac et David. Sauveur de l'enfant Jésus menacé par Hérode, ne mérite-t-il pas la couronne civique? Ces détails se retrouveront dans l'iconographie de saint Joseph [86].

Mais de tous les auteurs qui chantent le père nourricier de Joseph, il en est un qui mérite une mention très particulière; c'est le dominicain Isidore Isolani, milanais, l'un des premiers adversaires de Luther [87]. Dans sa *Somme des dons de saint Joseph,* dédiée en 1522 au Pape Adrien VI, ancien précepteur de Charles-Quint, il supplie le Pontife d'instituer une fête pour l'Eglise universelle [88]. Son ouvrage est le premier grand traité consacré à saint Joseph. Plusieurs idées de Gerson y sont reprises, notamment la sanctification *in utero* [89]. Joseph est, après Marie, le plus puissant intercesseur des chrétiens [90]. Cet éloge de Joseph est parfois excessif. Lui attribuer une immense sainteté constitue un progrès, mais faut-il faire du charpentier de Nazareth, dans son existence terrestre, un être tellement privilégié qu'il ne serait plus le Joseph de l'Evangile? Bien qu'avec une certaine réserve, Isidore Isolani lui attribue une science extraordinaire [91]. A la piété et à la réflexion théologique se mêlent des apports moins sûrs.

Isidore a la bonne (ou la mauvaise?) fortune de retrouver, dans une traduction latine faite sur une version hébraïque, l'Histoire de Joseph le charpentier [92]. Nous savons ce qu'elle vaut. Elle influera sur la représentation de la mort de saint Joseph [93]. Le pieux dominicain avait cependant bien travaillé. Pie IX devait réaliser un jour presque à la lettre une vision prophétique de son ouvrage [94].

La dévotion gagne maintenant les diverses familles religieuses. Dans

---

84. Christ. a Capitefonta, *Sancti Iosephi virginitatis catholica defensio,* 1578.
85. G. B. de Lectis d'Orlonia, *Vita di san Giuseppe,* 1577.
86. Cfr E. Mâle, *L'art religieux après le concile de Trente,* p. 320-321.
87. Is. de Isolanis, *Summa de donis sancti Ioseph,* 1522. Réédité à Rome en 1887 et à Avignon en 1861 (avec traduction).
88. *Summa,* préface.
89. *Summa,* p. I, c. 9.
90. *Summa,* p. III, c. 19 (éd. d'Avignon, 1861, p. 176).
91. *Summa,* p. III, c. 12 (*ibid.,* p. 114).
92. *Summa,* p. IV, c. 9 (*ibid.,* p. 267 s.).
93. E. Mâle, *op. cit.,* p. 322.
94. V. Mercier, *op. cit.,* p. 365.

ses *Exercices spirituels,* saint Ignace de Loyola avait parlé de saint Joseph avec modération, à la manière du Pseudo-Bonaventure ou de Ludolphe [95]; dès le début du siècle suivant, on voit le P. Coton dédier au saint une église de Lyon [96]. Au milieu du siècle, les jésuites chantent la gloire de saint Joseph. Le P. Binet trace le *Tableau des divines faveurs accordées à saint Joseph* (1639), le P. du Barry publie un ouvrage sur *La dévotion à Saint Joseph le plus aymé, le plus aimable des saints après Jésus et Marie* (1640). Le titre est caractéristique. Saint Jean-Baptiste et les Apôtres passent au second rang. Plus célèbre est le livre du P. Jacquinot sur *La gloire de saint Joseph représentée dans ses principales grandeurs* (1645). Ces auteurs spirituels dépendent plus ou moins du grand ouvrage théologique du P. Moralès, qui discute les opinions théologiques sur divers points [97]. Dans la Compagnie de Jésus, la dévotion à saint Joseph sera désormais associée à la dévotion mariale [98].

Jésuites et Dominicains avaient été devancés par l'Ordre des Carmes, qui avaient, dit-on, rapporté d'Orient dès le treizième siècle le culte du saint patriarche. Un nom domine ici tous les autres, celui de sainte Thérèse. Guérie miraculeusement à vingt-six ans par l'intercession du saint, elle se fait l'ardente propagatrice de la dévotion, assurant que saint Joseph accorde à ceux qui l'invoquent non seulement des faveurs temporelles, mais, ce qui vaut mieux, le don d'oraison [99]. Elle dédie au saint patriarche son premier couvent d'Avila [100] et les deux tiers de ses autres fondations [101]. L'Ordre des Carmes tout entier entre dans cette voie [102]. Une mention spéciale doit être faite de l'ouvrage du P. Gratien de la Mère de Dieu. Son livre, traduit en français en 1627, traduit également en italien, inspirera les artistes des pays latins, qui y puiseront plus d'un détail familier sur les relations de Joseph et de l'enfant Jésus [103]. Chez les Franciscains, un autre ami de Thérèse se fait le propagateur de la dévotion : en 1561, Pierre d'Alcantara place sa réforme sous le patronage de saint Joseph [104].

---

95. S. Ignace, *Exercices spirituels,* n. 111 (Contemplation de la nativité).
96. V. Mercier, *op. cit.,* p. 374.
97. P. Morales, *In Cap. I Matthaei de Christo Domino, sanctissima Virgine Deipara Maria veroque eius dulcissimo sponso Iosepho libri quinque,* Lyon, 1614 (Réédition : Vivès, 1869). Noter le Tract. IV du Livre I sur la prédestination de saint Joseph, signe des discussions de l'époque.
98. Patrignani, *La dévotion à saint Joseph établie par les faits,* 4e édition (Mercier, *op. cit.,* p. 373).
99. S. Thérèse, *Vie par elle-même,* c. 6.
100. V. Mercier, *op. cit.,* p. 368.
101. A. Molien, *La liturgie des saints, La Sainte Vierge, saint Joseph,* 1935, p. 176.
102. E. Mâle, *L'art religieux après le concile de Trente,* p. 315. Cfr *Etudes carmélitaines,* t. I, 1911.
103. Gratien, *Les grandeurs et les excellences du glorieux saint Joseph,* trad. fr. 1627. Cfr E. Mâle, *op. cit.,* p. 315, 321, 317 note.
104. E. Mâle, *op. cit.,* p. 315; Mercier, *op. cit.,* p. 369 et les Bollandistes, *Acta Sanctorum,* mars, t. III, p. 9 s.

A sainte Thérèse il faut joindre un nom également important dans l'histoire de la dévotion à saint Joseph, celui de François de Sales. Thérèse n'était pas théologienne, elle n'appuyait sa dévotion ni sur des détails apocryphes ni sur des raisons abstraites. François de Sales, lui, est un docteur patenté, mais il reste également simple et sûr. Sa dévotion personnelle à Joseph était très grande; il n'avait qu'une image dans son bréviaire, celle du saint patriarche; il jeûnait au pain et à l'eau la veille du 19 mars et prêchait au jour de la fête [105]. Volontiers il parlait de saint Joseph et l'un de ses entretiens spirituels, le dix-neuvième, traite expressément de lui [106]. Le traité de l'amour de Dieu est dédié à Marie et à Joseph [107]. Quant à la doctrine, exprimée sous le voile de la piété, elle est nette et ferme. François rappelle que la grandeur d'un personnage dépend de la mission que Dieu lui confie [108]. Or la sainte famille est comme une Trinité sur terre. Mais aux grands dons répond aussi une humilité extraordinaire. L'humilité de Joseph, sa soumission à la volonté divine fut plus grande que celle de tout autre saint, Marie exceptée [109]. La mort de Joseph, comme celle de Marie, fut une mort d'amour; comme la Vierge son épouse, il a eu l'insigne privilège, du moins on peut le croire, d'entrer au ciel corps et âme [110]. Inutile de dire que sainte Jeanne de Chantal et ses filles héritent de la dévotion de leur père pour celui qui fut l'époux de la Vierge de la Visitation [111].

Les autres ordres religieux suivent le mouvement. Chez les frères prêcheurs, Cajetan, général de l'ordre, avait introduit la fête dans l'office dominicain [112]. Nous avons dit la place que tient l'ouvrage d'Isidore Isolani. A l'Oratoire, Gibieuf déclare qu'on ne doit pas être facile à préférer un autre saint au glorieux saint Joseph [113]. L'Ecole française pense comme lui. M. Olier met la fondation de son Séminaire sous le patronage de saint Joseph [114], et Vincent de Paul fait de même pour les prêtres de la Mission [115].

C'est dans ce climat qu'il faut situer les célèbres panégyriques de Bossuet [116]. Les deux sermons que le grand évêque a consacrés à saint Joseph sont parmi les plus belles pages écrites à la louange de celui-

105. Hamon, *Vie de Saint François de Sales*, t. II, p. 355. Cfr E. Mâle, *op. cit.*, p. 315.
106. S. François de Sales, *Œuvres*, t. VI, Annecy, 1895, p. 352-370.
107. *Ibid.*, t. IV, Annecy, 1894, p. 1.
108. *Entretiens*, XIX; *Œuvres*, t. VI, p. 360.
109. *Ibid.*, p. 361-364.
110. *Ibid.*, p. 370. Cette opinion était déjà celle de S. Bernardin de Sienne, de Gerson et de S. Vincent Ferrier. Cfr V. Mercier, *op. cit.*, p. 313-314.
111. *Vie de sainte Jeanne de Chantal*, par la Mère de Chaugy, III° partie, c. 14 (Mercier, *op. cit.*, p. 371).
112. A. Molien, *La liturgie des saints*, p. 176.
113. Gibieuf, *La vie et les grandeurs de la sainte Vierge*, 1637, t. I, p. 492 (cfr E. Mâle, *op. cit.*, p. 319, 313).
114. M. Fallon, *Vie de M. Olier*, t. III, 1873, p. 81.
115. V. Mercier, *op. cit.*, p. 373.
116. Sur la dévotion à saint Joseph au XVII° siècle, cfr *Revue bénédictine*, 1898, p. 207 (Molien, *op. cit.*, p. 179).

ci [117]. L'orateur y reprend en détail les vertus de son héros, son humilité, sa pureté, sa foi, qui surpasse celle d'Abraham [118]. Il souligne, comme le faisaient les docteurs du moyen âge et « l'incomparable saint Augustin », le caractère du mariage virginal de Marie et de Joseph [119]. Avec Chrysostome, il étudie la paternité spirituelle de Joseph à l'égard du fils de Dieu [120]. Dans cet éloge, nul excès, nul recours aux apocryphes, Joseph est comparé aux Apôtres sans qu'on cherche à lui donner la prééminence. La vocation de l'un et des autres n'est pas la même; les Apôtres ont été choisis pour révéler le fils de Dieu, Joseph au contraire pour le cacher [121]. La vraie grandeur de Joseph, c'est sa vie cachée. Ces sermons sont œuvre de piété, mais aussi de raison et de mesure. Avec sainte Thérèse et François de Sales, Bossuet est l'un de ceux qui ont le mieux travaillé à faire connaître le vrai visage du père nourricier de Jésus.

Ces sermons prennent un relief nouveau lorsqu'on étudie l'iconographie de saint Joseph. Avec la Renaissance l'esprit critique était entré en scène [122]. Au concile de Trente, plus d'un théologien, plus d'un évêque était ouvert à l'esprit nouveau. Nombre d'humanistes distingués se défiaient des légendes trop peu critiques; les attaques protestantes avaient suscité le désir de débarrasser l'art religieux de traditions difficiles à défendre. L'âne familier disparaît des tableaux qui représentent la fuite en Egypte. D'autres progrès plus nécessaires sont réalisés. Artistes et théologiens se posent enfin la question de l'âge de saint Joseph. Une tradition, dont nous savons l'origine, en faisait un vieillard chenu. Elle est très tôt remise en question. Saint Pierre Canisius pense qu'il faut éviter de bousculer les habitudes du peuple chrétien [124], mais les théologiens moins engagés dans l'apostolat veulent savoir la vérité. Salmeron, Tolet, Suarez lui-même optent pour une thèse révolutionnaire [125]. Le jésuite Moralès, qui rapporte et discute les opinions, constate qu'on a changé la manière de se représenter le père nourricier du Christ [126]. Au lieu de l'octogénaire chargé de sauvegarder la pureté de la Vierge Mère, on se représente Joseph comme un homme relativement jeune [127]. Marie d'Agréda, dans ses révélations, accréditera l'idée qu'il épousa Marie à l'âge de trente ans [128].

---

117. Il faudrait dire trois sermons, mais le sermon de 1659 n'est qu'une reprise de celui de 1656. Cfr *Sermons de Bossuet*, édition Lebarcq, t. II, p. 117 et 550.
118. *Sermons*, éd. Lebarcq, t. III, p. 599.
119. *Ibid.*, t. II, p. 127; t. III, p. 604.
120. *Ibid.*, t. II, p. 133-134.
121. *Ibid.*, t. II, p. 140.
122. E. Mâle, *L'art religieux après le concile de Trente*, p. 230-231.
123. E. Mâle, *op. cit.*, p. 253, 255-257.
124. S. Pierre Canisius, *De Maria Virgine*, II, 13.
125. Suarez, *In III^am P.*, q. 29, art. 1 et 2; disp. 7, sect. 3; *Opera*, Vivès, t. XIX, col. 121.
126. P. Morales, *In cap. I Matth.*, lib. II, c. 5 : de aetate Ioseph. Ed. Vivès, 1869, p. 125-132.
127. E. Mâle, *op. cit.*, p. 315-319.
128. Marie d'Agreda, *La cité mystique*, livre II, ch. 22 (L'ouvrage parut

Cette révolution iconographique est plus importante qu'on ne le pense. En même temps qu'elle découvre Joseph et le magnifie, la piété chrétienne revient au texte de l'Evangile. Elle retrouve le charpentier de Nazareth. Dans leurs tableaux sur les épousailles de la Vierge, Raphaël et le Pérugin restaient dans la tradition des apocryphes, mais celle-ci est écartée par la nouvelle légende dorée [130], et Murillo, le grand peintre de saint Joseph, fait revivre la simplicité de l'atelier [131]. Saint Joseph, étudié désormais pour lui-même, devient un homme de chez nous qui ne laisse pas de vivre dans la familiarité divine. La réussite la plus admirable de cet effort d'humanisation et de glorification du saint est peut-être le tableau, récemment redécouvert, d'un peintre français du grand siècle, La Tour [133].

L'art dépend toujours des auteurs spirituels et des théologiens. Nous avons dit la place de saint Joseph dans les livres de dévotion. Dans les traités de théologie, elle sera pour un temps assez considérable. Ne retenons qu'un seul nom, celui de Suarez. Etudiant les mystères de la vie du Christ, à la suite de son maître saint Thomas, Suarez ne se contente pas de quelques brèves indications. Il intègre au savoir théologique, en la critiquant, la doctrine de Gerson et de ses émules. Prenant appui sur le principe thomiste que la grandeur d'un saint est en dépendance de sa mission, et sans d'ailleurs condamner l'opinion contraire, il conclut que saint Joseph l'emporte sur les Apôtres [134]. Il ne pense pas que Joseph ait été sanctifié dès le sein maternel [135], mais il lui concède le privilège de l'assomption corporelle [136], sur lequel on discute alors entre théologiens [137].

Fêtes liturgiques.

Piété et théologie ne peuvent cependant rien décider sans l'intervention du magistère. Gerson avait demandé l'institution d'une fête. Il ne fut entendu qu'à moitié, mais les initiatives locales s'étant multipliées, le Pape Sixte IV accorda enfin en 1481 la fête demandée. Elle serait célébrée le 19 mars, au rite simple. Innocent VIII l'élève au rite double. En 1621, Grégoire XV en fait une fête de précepte. En 1624, Urbain

en espagnol en 1670, en français en 1695; cfr la réédition corrigée, Paris, 1862, p. 387). Cfr J. Pourrat, *op. cit.*, t. III, p. 342.

129. V. Mercier, *op. cit.*, p. 80.

130. Ribadeyneira, *Les fleurs des vies des saints*, trad. Gautier, p. 64. E. Mâle, *op. cit.*, p. 355.

131. E. Mâle, *op. cit.*, p. 311, 317.

132. E. Mâle, *op. cit.*, p. 319.

133. Cfr A. Malraux, *Les voix du silence*, 1951, p. 387. J. Tranchant, *Georges de la Tour, le peintre perdu et retrouvé*, dans les *Etudes*, février 1952, p. 210-212.

134. Suarez, *In III^am Part.*, q. 29, disp. 8, sect. 1; *Opera*, Vivès, t. XIX, p. 125.

135. *Ibid.*, sect. 2, n. 6-8; *Opera*, t. XIX, p. 128.

136. *Ibid.*, sect. 2, n. 8; *Opera*, t. XIX, p. 128.

137. P. Morales, *In cap. I Matth.*, lib. V, tract. 11, éd. Vivès, p. 173-189.

VIII renouvelle l'ordonnance, qui n'avait pas été reçue partout. En 1670, Clément X l'élève au rite double de deuxième classe. En 1714, Clément XI compose un nouvel office que nous avons encore au bréviaire [138]. Entrant dans la pensée de l'Eglise et attentifs au sens chrétien, des princes placent leurs Etats sous la protection de saint Joseph. La France, consacrée à Marie par Louis XIII, est consacrée à Joseph par Louis XIV, sur les instances d'Anne d'Autriche. C'est précisément en ce jour mémorable, 19 mars 1661, que Bossuet prononce l'un de ses panégyriques; il l'achève en rappelant que l'initiative est venue de la reine, présente au sermon [139].

Saint Joseph, longtemps méconnu, est maintenant fêté par l'Eglise universelle. Mais cette entrée tardive dans la liturgie était embarrassante. Elle posait des problèmes délicats. Devrait-on faire entrer saint Joseph au canon de la Messe, dans les Litanies des saints? Et quelle place serait la sienne? Passerait-il avant ou après les Apôtres, avant ou après saint Jean-Baptiste? La question, soulevée au dix-huitième siècle, fut l'occasion de vives controverses, mais elle permit aussi à celui qui devait être le Pape Benoît XIV d'écrire une savante et prudente dissertation historique et théologique. Dans ce travail, Prosper Lambertini se refuse à concéder au père nourricier de Jésus la sanctification *in utero matris*, mais il rappelle la place immense qu'il tient dans les desseins de Dieu et montre qu'on ne saurait le ranger simplement en tête des confesseurs, car il passe avant les Apôtres et les martyrs [140]. Le Pape Benoît XIII tranche alors le différend et inscrit saint Joseph aux Litanies des saints, immédiatement après saint Jean-Baptiste. Cette intervention du magistère peut être interprétée différemment, selon qu'on y voit un refus de placer Joseph avant le précurseur ou au contraire un pas immense en avant dans le sens de la glorification de saint Joseph [141].

On était alors en 1726. Le dix-huitième siècle voit paraître un grand nombre d'ouvrages savants ou populaires sur le culte de saint Joseph. Rappelons une œuvre collective des Servites de la Vierge Marie [142], une dissertation de Dom Calmet [143], une autre de Sedlmayer [144]. Saint Léonard de Port-Maurice [145], saint Alphonse de Liguori [146] sont de grands dévots du saint.

138. A. Molien, *op. cit.*, p. 176-180; cfr p. 182.
139. Bossuet, *Sermons*, éd. Lebarcq, t. III, p. 614.
140. Benoît XIV, *Dissertatio de servorum Dei beatificatione et beatorum canonizatione*, 1743, lib. IV, p. II, c. 20.
141. V. Mercier, *op. cit.*, p. 383.
142. *Dissertatio historico-scripturistica de S. Ioseph a pluribus PP. ordinis serv. B.M.V. exarata et defensa*, Augsbourg, 1750.
143. Dom Calmet, *Dissertatio de S. Ioseph S. Mariae Virginis sponso, Opera*, 1774, t. VII.
144. Sedlmayer, *Dissertationes de S. Iosepho B.M.V. sponso*, Theologia mariana, 1758.
145. V. Mercier, *op. cit.*, p. 383.
146. Saint Alphonse de Liguori, *Œuvres ascétiques*, trad. Dujardin, t. VIII, 1869.

La tempête révolutionnaire ralentit le progrès de la dévotion, mais celle-ci reprend au siècle suivant, non parfois sans quelque excès, car on voit condamner en 1868 une prière à Joseph calquée de trop près sur l'*Ave Maria* [147]. Mais le Pape, gardien vigilant de la piété et de la foi, n'en est pas moins alors le meilleur soutien de la dévotion. Prolongeant le mouvement qui avait amené les princes à placer leurs Etats sous le patronage de saint Joseph, les papes avaient accordé à certains diocèses ou à certaines familles religieuses une fête nouvelle. En 1847, le Pape Pie IX étend cette fête à l'Eglise universelle et la fixe au troisième dimanche après Pâques [148]. Dans une lettre au P. Huguet, zélé propagateur du culte de saint Joseph, il déclare sa satisfaction de voir grandir la dévotion [149]. En divers pays, les conciles provinciaux mettaient en relief la prééminence de saint Joseph sur les autres saints, voire sur les anges et les archanges [150]. Ces conciles n'engagent pas l'Eglise universelle, mais leur intervention est significative. Or voici qu'au concile du Vatican, ce mouvement est repris par un certain nombre d'évêques qui souhaitent un acte solennel du Magistère, reconnaissant au saint patriarche la première place après la Mère de Dieu. En quelques jours, une pétition réunit la signature de 38 cardinaux et 256 évêques. Mais les événements ayant amené l'interruption du concile, le *postulatum* demeure dans les archives [151].

On pouvait croire que tout était arrêté. Mais au milieu des angoisses créées par la guerre franco-allemande, au lendemain de l'invasion des Etats pontificaux, le pape crut qu'il était de son devoir de donner une suite au projet. Le 8 décembre 1870, seize ans jour pour jour après la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, la Sacrée Congrégation des Rites proclame solennellement saint Joseph patron de l'Eglise universelle. En ces temps calamiteux, le pape se tourne vers l'époux de Marie, cet homme dont le premier Joseph n'avait été que la figure et que Dieu avait établi maître de sa maison [152]. La fête du 19 mars est en même temps élevée au rite double de première classe ; on fera commémoraison de Joseph au bréviaire, à Laudes et à Vêpres, entre le nom de Marie et ceux des saints Pierre et Paul. Six mois plus tard, le Pontife rappelle la série des interventions du magistère en faveur de saint Joseph et précise quelques modifications à faire au bréviaire et au missel [153].

Loin de revenir en arrière sur ces décisions, les papes suivants affirment à leur tour leur dévotion à Joseph.

147. Cfr Petitalot, *La vierge mère*, t. I, p. 223.
148. A. Molien, *op. cit.*, p. 180.
149. V. Mercier, *op. cit.*, p. 387.
150. *Primauté de saint Joseph d'après l'épiscopat catholique et la liturgie*, par C. M. (Macabiau), 1897, p. 4-10.
151. *Ibid.*, p. 12-17.
152. *Ibid.*, p. 41-42 (textes).
153. *Ibid.*, p. 43-45.

Le 15 août 1889, dans l'encyclique *Quamquam pluries*, Léon XIII complète ses enseignements sur le Rosaire en rappelant la sainteté suréminente de Joseph, époux de la Vierge Marie et père de Jésus aux yeux des hommes. Nul saint, dit-il, n'a été aussi près de la dignité par laquelle la Mère de Dieu surpasse toutes les natures créées [154]. Chef de famille à Nazareth, il couvre de sa protection l'Eglise, puisque Marie est Mère de tous les chrétiens. Il est investi dans l'Eglise des fonctions que le premier Joseph revêtit en Egypte. Il doit être le modèle de tous, spécialement des pères de famille et des ouvriers [155]. A ce document pontifical est jointe une belle prière qui aujourd'hui encore demeure en usage dans l'Eglise. L'année suivante, une lettre au cardinal Bausa fait encore l'éloge du saint patriarche [156]. Après Léon XIII, Pie X manifeste sa dévotion en approuvant les litanies de saint Joseph et en élevant au rite de première classe avec octave la fête du Patronage. En avril 1919, Benoît XV donne une préface propre aux deux fêtes [157].

Ces interventions pontificales ont eu leur préparation ou leur écho dans la littérature pieuse ou les mandements épiscopaux. Rappelons les noms du cardinal Pie [158] et de son auxiliaire Mgr Gay [159], ceux du P. Faber [160], du P. Macabiau dont la thèse sur la primauté de saint Joseph fut jugée parfois excessive, mais qui a bien travaillé pour la cause du saint patriarche [161]. De nos jours, le renouveau marial semble être accompagné discrètement d'un regain de la dévotion à saint Joseph et la littérature spirituelle s'est enrichie de quelques bons livres dont nous ne chercherons pas à donner ici la liste exhaustive [162]. Mais pour favo-

---

154. *Actes de Léon XIII*, édit. Bonne presse, t. II, p. 255. Cfr Macabiau, *Primauté*, p. 50.

155. *Actes de Léon XIII*, *ibid.*, p. 255-257.

156. *Actes de Léon XIII*, t. III, p. 1-7.

157. A. Molien, *op. cit.*, p. 180.

158. Card. Pie, *Instruction pastorale et mandement portant promulgation d'un décret apostolique qui attribue à saint Joseph le titre de Patron de l'Eglise universelle*; *Œuvres*, t. VII, 2e éd., 1877, p. 113-133. Ce mandement contient un beau raccourci de l'histoire de la dévotion.

159. Mgr Gay, *Elévations sur les mystères*, t. I, c. 21.

160. Faber, *Bethléem ou le mystère de la sainte enfance*, passim.

161. (Macabiau), *De cultu Sancti Ioseph sponsi Mariae ac Iesu parentis amplificando*, 1887. Le livre du même auteur : *Primauté de saint Joseph...*, 1897 (*supra*, note 150) revient avec passion sur une pétition demeurée vaine, mais contient la traduction de plusieurs documents intéressants.

162. Pour un exposé modéré des positions actuelles, cfr A. Michel, *Joseph*, dans le *D.T.C.*, VIII, col. 1510-1521. Voici quelques titres dans l'ordre chronologique. Mercier, *Saint Joseph, époux de Marie, père nourricier de Jésus, patron de l'Eglise*, Paris, 1895. — M. Meschler, *Saint Joseph dans la vie de Jésus-Christ et dans la vie de l'Eglise*, trad. Mazoyer, Paris, 1908. — Averbroode, *Le glorieux saint Joseph*, trad. du néerlandais, 8e éd., 1917. — Chan. Sauvé, *Saint Joseph intime*, Paris, 1920. — Dom B. Maréchaux, *Elévations sur saint Joseph d'après ses litanies*, Paris, 1923. — Card. Dubois, *Saint Joseph*, coll. les Saints, 8e éd., Paris, 1928. — Lefebvre-Turrian, *Prérogatives de saint Joseph*, Bruxelles, 1935. — Mgr Breynat, *Saint Joseph père vierge de Jésus*, Paris, 1938. — Enfin l'excellent ouvrage du P. Buzy, *Saint Joseph*, Cahiers de la Vierge, s.d. — D'un point de vue plus théologique, on

riser ce renouveau, il est indispensable de rappeler la place que tient saint Joseph dans l'économie du salut.

Théologie de saint Joseph.

De plus en plus, nous prenons conscience de cette vérité que, par l'Incarnation, Dieu lui-même est entré dans notre histoire et avec lui *tous ceux qu'il a prédestinés à lui servir de cortège. La mode* — et ce n'est pas seulement une mode — est à la philosophie de l'histoire. Le philosophe, après avoir pris son point d'appui sur les sciences exactes, les sciences biologiques, la sociologie, commence à faire de l'histoire humaine la matière la plus riche de sa réflexion. Mais l'histoire humaine ne trouve sa finalité véritable que dans l'histoire religieuse; l'histoire religieuse elle-même tourne autour de cet événement majeur : Dieu est entré un jour dans la durée pour achever son dessein de créateur et opérer son œuvre de rédempteur. L'histoire du Christ, celle de l'Eglise qui est son corps, donnent leur sens profond à tous les autres événements, elles président au destin des peuples et des civilisations (cfr *Ephes.*, I, 3-12; *Col.*, I, 15-20).

C'est dans cette lumière que se situe le renouveau marial dont nous sommes justement fiers. Marie est le terme du désir de l'humanité antique, elle est l'aurore du jour qui s'est levé sur l'humanité régénérée. Mère de Jésus et notre mère, elle est comme l'Eglise en raccourci, celle qui nous a donné le Christ et qui, en même temps, comme une nouvelle Eve, a été tirée du côté du Christ. Le nouvel Adam est son fils, mais il est aussi son époux. Au jour de l'Annonciation, elle est allée à sa rencontre, résumant dans son désir les appels et les gémissements de l'humanité en quête d'accomplissement et blessée par le péché. Au sommet du Calvaire, elle a dit le *fiat* corédempteur qui, bien que causé par la grâce du Sauveur, disait le consentement de l'humanité à l'œuvre divine de la Rédemption. Au jour béni de son Assomption, elle est entrée au ciel, victorieuse de la mort et du péché, prémices de l'Eglise enfin réunie à son époux [163]. Toute la religion, disait Pascal, se résume en deux mots : « Adam, Jésus-Christ ». Il faut ajouter : « Eve et Marie », ou ce qui revient au même : « Eve et l'Eglise. »

---

connaît le traité du cardinal Lépicier, *Tractatus de sancto Ioseph*, Paris, 1908; 3e éd., Rome, 1933. On pourra voir aussi l'article de M. A. Michel, dans le *D.T.C.*, VIII, col. 1510-1521, et le livre du P. J. Müller, *Der heilige Joseph, Die dogmatischen Grundlagen seiner besonderer Verehrung*, 1937; celui du P. Holzmeister, *De sancto Ioseph Quaestiones biblicae*, 1935; enfin la thèse du P. Parent sur *la paternité de saint Joseph*, Ottawa, 1948. Un « Centre de documentation sur saint Joseph » a été constitué au Canada : *Oratoire Saint-Joseph, Montréal, 26* (voir *La Croix* du 17 juin 1952 et *N.R.Th.*, 1952, p. 1115).

163. Voir notre *Introduction à l'étude de la théologie mariale* (préface à la réédition de Terrien), Paris, Lethielleux, 1950, p. (38)-(41). La société française d'études mariales a mis à son programme l'étude des rapports entre Marie et l'Eglise.

Mais dans ce raccourci quelle sera la place de Joseph? Joseph est-il autre chose qu'un pauvre ouvrier, mystérieusement choisi par Dieu pour cacher aux yeux des hommes la naissance virginale de son Fils? Le précurseur, associé directement à l'œuvre du Rédempteur, les Apôtres, chargés par lui d'annoncer au monde le message évangélique, n'ont-ils pas, dans le dessein divin, une place incomparablement plus grande? Si l'on s'en tenait à la lettre des récits évangéliques, à la place matérielle que Joseph occupe dans ces récits, on serait tenté de répondre affirmativement. Mais c'est là une erreur de perspective; elle nous ferait tout aussi bien reléguer au second plan la Vierge Marie. Il suffit, dirait tel de nos frères séparés, que Marie ait donné à Jésus sa chair. Une fois sa maternité charnelle accomplie, elle doit rentrer dans l'ombre, et sa sainteté personnelle ne pose pas un plus grand problème que celle des autres chrétiens.

Or, nous le savons, c'est là un blasphème [164]. La foi catholique situe Marie au-dessus de tous les saints, des prophètes et des apôtres. Le même raisonnement nous fera découvrir les grandeurs de saint Joseph. Joseph est l'époux de Marie mère de Jésus; il est, en un sens qu'il faut définir, authentiquement père du Fils de Dieu; il est enfin le protecteur de la sainte famille, image et résumé de l'Eglise universelle. Ce sont ces vérités qu'il faut approfondir, si on veut donner à Joseph sa vraie place dans l'économie du salut.

Joseph est l'époux de la Mère de Dieu. Les théologiens se sont demandé comment ce mariage virginal a pu avoir les caractères qui sont celui de toute union entre l'époux et l'épouse. Ils y ont découvert sans peine les trois biens que la tradition théologique et les documents du magistère, assignent au sacrement de mariage [165]. Mais encore faut-il voir cela dans le concret. Le mariage de Joseph et de Marie n'est pas seulement une union virginale. C'est un mariage à la fois virginal et fécond. N'y a-t-il pas là une espèce de contradiction? Jésus n'est pas le fruit de l'union entre Joseph et Marie; il est fils de Marie selon la chair, il n'est pas fils de Joseph; la présence de Joseph semble extrinsèque, requise seulement pour cacher aux yeux des hommes le mystère de la naissance miraculeuse. De plus en plus, les théologiens dévots à Joseph refusent cette conclusion; ils essayent de montrer qu'il fut vraiment père. Ils n'ont pas tort. La paternité ou la maternité selon la chair en effet n'expriment pas tous les rapports entre parents et enfants. En rester là, ce serait ne considérer le mariage que sous son aspect animal et biologique. La fécondité charnelle est bonne et voulue de

164. A l'heure où un Karl Barth déclare sans ambages que la mariologie est sur la doctrine chrétienne une excroissance qu'il faut couper, il est consolant de voir certains de nos frères séparés retrouver la dévotion à Marie. Voir les textes publiés dans le *Dialogue sur la Vierge* (Lyon, Vitte, 1950).

165. J. B. Terrien, *Marie Mère de Dieu*, t. II, p. 182-188.

Dieu lorsque la loi posée par le Créateur est respectée. Mais la génération charnelle, s'il s'agit de la famille humaine, n'est qu'un prélude, elle inaugure une activité commune dont le terme est l'éducation humaine d'un enfant. A travers l'union charnelle, le père et la mère ont visé cette génération spirituelle qui insère l'enfant dans l'histoire de la famille humaine. Ici, le père est aussi indispensable que la mère, l'un et l'autre donnent à l'enfant non plus quelque chose de leur propre chair, mais quelque chose de leur âme, ils lui communiquent un esprit, éveillent sa personnalité.

Déjà, cette éducation suppose des conditions matérielles sans lesquelles l'enfant pourrait dire comme le Psalmiste : « mon père et ma mère m'ont abandonné » (*Ps.*, 26, 10). Pendant neuf mois, la mère nourrit son enfant des aliments mêmes qui font vivre sa propre chair ; elle lui donne ensuite, avec son lait, quelque chose de sa substance. Mais sans le travail du père, chargé de nourrir la famille et de subvenir à ses besoins, la mère et l'enfant mourraient d'inanition. A l'enfant grandissant, la mère donne aussi ce que le poète appelle « le lait de l'humaine tendresse ». A ce cœur qui a si longtemps battu à côté du sien, elle cherche à communiquer la douceur de son propre cœur de mère. Tout ce qu'il y a de délicatesse en nous vient d'ordinaire du cœur de notre mère, qui nous donne ainsi deux fois la vie. Mais une mère, si elle est absolument seule, ne fait jamais parfaitement l'éducation de ses fils. Il leur faut apprendre leur métier d'homme, et d'abord un métier au sens le plus banal du mot. Joseph le charpentier gagnait son pain et celui de sa famille à la sueur de son front. Il se faisait aussi l'éducateur de Jésus. Jésus sera pour les Galiléens le charpentier, fils du charpentier, *faber fabri filius*. Là encore, il faut dépasser la lettre, s'ouvrir à l'esprit. En même temps qu'il apprend un métier manuel, Jésus se familiarise avec les traditions de son peuple, avec les habitudes ancestrales. Nous ne nous étonnons plus dès lors de voir les évangélistes le rattacher à la race de David, à la famille d'Abraham, à la postérité d'Adam par la médiation de saint Joseph. Joseph est son introducteur dans l'histoire concrète, vécue, des hommes qu'il viendra sauver. Avec Marie, mais en un sens différent, Joseph apprend à celui qui vient libérer les hommes ce que fut la captivité du peuple. Si les paysans de chez nous, — la chose se fait, hélas, trop rare — apprennent encore à leurs fils, à la veillée, les faits qui ont marqué la vie de leurs ancêtres, nous pouvons penser que dans la solitude de Nazareth, malgré tout le temps consacré à la prière, il y eut non seulement des leçons de choses, mais des leçons d'histoire insérant le fils de Dieu dans les traditions des fils d'Adam. Qu'on ne dise pas : le Fils de Dieu n'avait rien à apprendre des hommes. Nous savons que cela est faux. La science expérimentale du Christ fut véritable [166].

166. Cfr J. Lebreton, *La vie et l'enseignement de Jésus-Christ Notre-Seigneur*, t. I, p. 59-64.

Le mystère est ici dans la rencontre d'une personne et d'une nature divines avec une nature humaine à laquelle ne manque absolument rien. L'humanité de Jésus comporte un corps véritable, une âme véritable; les habitudes, les réflexes, les comportements du corps sont en dépendance de la croissance d'une âme qui, comme la nôtre, joue un rôle multiple : elle est principe de vie, forme du corps, mais aussi intelligence, volonté qui, à leur manière, sont engagées dans la durée et construisent lentement la « personnalité [167] », le caractère, le tempérament de cet homme en qui il n'y a qu'une seule personne, celle du Verbe Fils de Dieu. Il faut maintenir avec force que Jésus eut dès le premier instant la vision béatifique, qu'il avait une science infuse, qu'il n'eut pas à prendre conscience de sa mission. Mais s'il s'agit des modalités humaines de cette mission, il faut maintenir qu'il y eut en lui un véritable progrès. Il apprit à marcher, à parler, à travailler le bois et le fer, il apprit lui aussi son métier d'homme. On a essayé de dire ce que Jésus, fils de Marie, a pu devoir à sa mère, mais il faudrait dire aussi ce que le fils de Dieu, qui n'était pas le fils de Joseph selon la génération charnelle, a pu devoir à son père de la terre dans ce domaine de l'éducation qui fait d'un enfant un homme [168].

Mais là se bornait le rôle de Joseph. Plus encore que Jean-Baptiste, il dut se redire intérieurement : « Il faut qu'il grandisse et que je diminue » (Jean, III, 30). Cet effacement volontaire de Joseph est le roc solide sur lequel s'édifie une sainteté dont nous pouvons penser qu'elle surpasse celle des autres saints. On ne vit pas impunément vingt-cinq ou trente ans en présence de Dieu. Jésus regardait Marie et Joseph, mais Joseph et Marie regardaient Jésus, formateurs et formés, recevant infiniment plus qu'ils ne donnaient, écoutant des leçons, d'abord *mystérieuses, vécues plus que parlées, puis de plus en plus claires.* Il n'est pas interdit de penser que le Sauveur, avant de faire l'éducation de ses Apôtres, a dû faire celle de sa mère et celle aussi de Joseph. « *Oportet Christum pati et ita intrare in gloriam suam* » (Luc, IX, 22; XXIV, 26). Joseph et Marie ont pu aider Jésus à se familiariser avec les textes sacrés qui contenaient les traditions religieuses d'Israël, mais Jésus a dû leur découvrir le sens profond de ces textes [169]. Ce serait sans doute une erreur de mettre ici Joseph sur le même plan que Marie, mais c'en serait une autre de le mettre à ses côtés comme un ignorant, étranger aux mystères passés, présents et futurs.

Joseph a été choisi par Dieu pour être l'époux et le compagnon de la Vierge Mère. Lorsqu'on sait de quels privilèges a été ornée celle-ci,

---

167. Nous prenons ce mot dans le sens où il signifie une réalité qui se situe du côté de la nature, du côté du *Moi* par opposition au *Je.*

168. Cfr J. M. Lagrange, *l'Evangile de Jésus-Christ,* p. 50-51.

169. Lagrange, *loc. cit.,* fait une remarque analogue, mais à propos des leçons apprises par Jésus dans les écoles.

on se demande comment le Père des Cieux a pu trouver sur terre quelqu'un d'assez pur, d'assez fidèle, d'assez humble et généreux pour remplir ce rôle. C'est ce sentiment qui a créé la légende d'un Joseph vieilli, octogénaire, et comme déjà étranger aux passions ou aux tentations de la vie présente. La réalité est plus belle. Dieu a donné à Joseph, non pas le privilège insigne d'une conception immaculée, pas même nécessairement celui d'une sanctification antérieure à la naissance, mais une pureté merveilleuse sans laquelle il eût été indigne de Marie [170]. Dans le mariage, certes, l'union charnelle, nécessaire à la procréation de l'enfant, n'est pas étrangère à l'union des âmes. Réagissant contre une théologie janséniste, notre époque a su montrer que l'œuvre de chair, voulue par Dieu, est comme un signe efficace de l'union spirituelle qui doit être celle des époux. Mais il faut veiller à ne pas en faire comme le véritable sacrement. Le sacrement de mariage est d'abord dans le contrat. Si l'on peut parler d'un sacrement permanent, d'une persistance du signe efficace [171], ce n'est pas d'abord dans l'union charnelle qu'il faut le chercher. L'union charnelle est bonne, elle exprime et procure l'union des âmes, mais elle doit être vécue dans un climat de sacrifice, de renoncement mutuel. Loin de chercher d'abord son propre plaisir, chacun des époux doit tendre à créer chez l'autre la joie profonde que Dieu assigne à cette union. Aussi bien, loin de poser en principe que l'union des âmes sera d'autant plus parfaite que sera plus fréquente et plus totale la fusion des corps, il faut penser, sans pour autant revenir au pessimisme « augustinien », que la montée spirituelle ne s'accomplit d'ordinaire que par un renoncement volontaire, partiel et parfois total, à ces joies imparfaites temporairement nécessaires. Lorsque la famille agrandie réclame des soins plus vigilants, plus attentifs, l'union profonde des âmes se fait autour de cette génération spirituelle, tâche incomparablement plus passionnante et plus sanctifiante que la génération charnelle. Par une disposition providentielle, Marie et Joseph ont été établis d'emblée sur ces hauteurs. Entre eux, nulle tentation de redescendre vers ces plaines où brille sans doute la lumière divine, mais qui ne sont pas encore cet idéal dont parle l'Evangile : *in resurrectione neque nubent neque nubentur* (Matth., XXII, 30). Entre Marie et Joseph, l'union des âmes a été atteinte du premier coup, sans qu'ils aient eu à traverser les joies et les dangers de l'union selon la chair. Ne les imaginons pas étrangers à l'affection, à l'amour humain, vivant seulement sur le plan d'une amitié très pure. Non pas, mais, par la grâce de Dieu et leur libre effort, ils ont spiritualisé pleinement cet amour intense, regardant vers cet enfant donné d'en-haut et dont la seule présence contribuait à les faire croître en grâce et en

170. Sur la sainteté de Joseph, voir les opinions rassemblées dans A. Michel, dans le *D.T.C.*, VIII, col. 1513-1519.

171. Cfr Pie XI, Encyclique *Casti Connubii*, citant le cardinal Bellarmin (Ed. de l'Action populaire, avec commentaire, p. 95).

sainteté. Que ce mariage à la fois virginal et fécond ait été un vrai mariage, aucun théologien ne saurait en douter, mais les raisons abstraites prennent une force invincible lorsqu'on les replonge, autant que cela nous est possible, dans l'expérience concrète d'une vie à la fois divinisée et pleinement humaine.

Du même coup la sainte famille nous apparaît comme l'image de l'Eglise. Elle est l'Eglise commencée. Elle marque le sommet de l'idéal entrevu par l'humanité d'avant le Christ. Elle est comme une nouvelle création, parce qu'elle inaugure la rédemption de la première création. Ici, il faut se méfier des rapprochements hâtifs. La nouvelle Eve est Marie, figure et résumé de l'Eglise, le nouvel Adam n'est pas Joseph, c'est Jésus. Marie, nouvelle Eve, doit tout à Jésus dans l'ordre surnaturel, elle est tirée du côté du nouvel Adam mourant sur la Croix comme les prémices de l'humanité régénérée, non pas arrachée au péché, mais préservée du péché, *sublimiori modo redempta*. Par Marie, corédemptrice et médiatrice de grâce, nous viennent toutes les grâces acquises par la vie, la passion, la mort de Jésus. On ne peut pas dire sans plus que Joseph vient immédiatement après Marie. Au Calvaire, c'est Jean, l'apôtre bien-aimé, qui représente la famille des fils de Dieu. Marie est sa mère, il est le fils de Marie... L'Eglise, fondée sur le Christ pierre angulaire, personnifiée par la Vierge du Calvaire, est bâtie sur le fondement des prophètes, des Apôtres et des docteurs (*Ephés.*, II, 20).

Mais cette Eglise, comme la sainte famille, trouve en Joseph son protecteur né. Celui qui a veillé sur Jésus et sur Marie, veillera sur le corps mystique du Christ qui est l'Eglise. Comme jadis au temps d'Hérode, il arrachera aux persécuteurs, en la personne de ses frères, l'enfant-Dieu confié à ses soins; il le ramènera de l'exil. Comme à Nazareth, il veillera sur la croissance, la maturation du Fils de Dieu vivant dans la multitude de ses membres. Il est difficile, avouons-le, de parler de ce rôle du père nourricier de Jésus. La fête du Patronage universel de Joseph reste encore pour nous une affirmation mystérieuse et plus d'un serait tenté de croire que le développement de la piété a majoré indûment le rôle de Joseph dans l'économie du salut. Mais il faut repousser cette tentation, travailler à faire connaître et aimer Joseph. De nombreuses communautés religieuses ont fait de lui leur protecteur et comme leur père temporel. Elles n'ont pas eu à le regretter. Avec le temps, la dévotion à Joseph gagnera en profondeur, et la théologie mariale, actuellement en plein essor, s'annexera un nouveau chapitre.

Lorsqu'on réfléchit sur l'histoire du développement du culte et de la piété envers saint Joseph, on est surpris de constater que ce grand saint a été si longtemps méconnu. C'est seulement à l'aube des temps modernes qu'il est sorti de l'ombre où se cachait son humilité. Aujour-

d'hui encore, trop de chrétiens l'ignorent et ne songent pas à le prier. Il semble cependant que son heure approche. Dans le monde moderne, à travers les révolutions et les guerres, une classe sociale est en train de prendre conscience de sa vocation historique. L'artisan, l'ouvrier, longtemps tenu à l'écart et quelque peu méprisé, s'avance sur la scène de l'histoire. Le travail manuel, jadis entaché d'une certaine défaveur, apparaît aujourd'hui comme un titre de noblesse. La classe ouvrière rêve d'une promotion collective. Certains s'en réjouissent, d'autres s'en effrayent. Mais, pour que la classe ouvrière accomplisse son œuvre et qu'elle travaille efficacement à créer une civilisation meilleure, il lui manque peut-être d'avoir redécouvert saint Joseph. Chez elle, les meilleurs regardent vers Nazareth, pour y retrouver Jésus le charpentier. Ils oublient que Jésus a quitté Nazareth, il est sorti de son atelier pour prêcher, pour guérir, pour souffrir et pour mourir. Joseph, lui, travaille et meurt dans le silence de son atelier. Il vit aux côtés de Jésus, humblement, modestement, mais avec cette persévérance, cette patience, cet amour du travail bien fait dont rêvent tous les bons artisans, tous les ouvriers qui aiment leur métier.

Mais de ces ateliers, de ces « boutiques », pour parler comme au grand siècle, un jour est sorti Jésus, *faber fabri filius*. Que de nombreuses vocations religieuses et sacerdotales, surgissent de nos ateliers, de nos usines, ce sera peut-être le fruit d'une dévotion retrouvée à saint Joseph. Et si les petites choses ont parfois de grands effets, il faut souhaiter aussi que dans nos églises, Joseph quitte la pose hiératique que lui a donnée la légende pour redevenir l'ouvrier, le saint, le très saint ouvrier penché sur sa tâche humaine; l'époux fidèle qui retrouve la tendresse de son épouse, le père qui fait l'éducation du Fils de Dieu.

Grenoble. Henri RONDET, S. J.